

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON.

Années 1854-1855.

(NOUVELLE SÉRIE.)

TOME DEUXIÈME.



LYON.

IMPRIMERIE DE F. DUMOULIN, LIBRAIRE,
rue Centrale-St-Pierre, 20.

1855.



NOTICE

sur

LOUISE-CAROLINE D'AUMONT,

par

E. MULSANT.

Lue à la Société Linnéenne de Lyon,

Quelle triste mission, me disais-je en prenant la plume, que celle d'avoir à enregistrer les pertes cruelles que ne cesse de faire la science ! Mais combien ce ministère n'est-il pas plus pénible à remplir, lorsqu'il s'agit d'une femme douée des qualités les plus aimables, enlevée au printemps de sa vie, au milieu de tous les éléments de bonheur qu'il est possible de trouver sur la terre.

Louise-Caroline de Coucy, devenue plus tard madame d'Aumont, était née le 15 septembre 1827, à Hancourt (Marne). Elle descendait de la noble et ancienne famille de Coucy (1), dont les armes sont : six hermines en champ d'argent, avec cette devise : *Melius mori quam fedari* : Plutôt la mort qu'une tache !

(1) Son père, l'un des plus dignes représentants de cette maison, est conservateur des eaux et forêts. Sa mère, née Joséphine Stokam, est d'origine suédoise.



LOUISE CAROLINE D'AUMONT

Née à Fincourt (Maine) le 15 Septembre 1827

Decedee à Louviers (Vier) le 19 Août 1883

Louise montra, bien jeune encore, combien la Nature avait été prodigue à son égard. A peine échappait-elle à l'enfance, que déjà elle laissait deviner quelle femme accomplie elle devait être un jour. Elevée par une mère qui joignait, à tous les charmes de l'esprit, l'attrait des vertus dont elle offrait le modèle, ses heureuses dispositions se développèrent rapidement. Elle acquit une instruction solide et variée ; elle fit surtout de l'histoire une étude approfondie.

Elle arriva ainsi à la jeunesse, cette trop courte saison de la vie. En la voyant parée de tout ce qui pouvait alors ajouter au prestige de ses vingt-un printemps, sa mère devait être glorieuse de son œuvre et se trouver amplement dédommée de ses peines. L'estime et l'affection dont Louise était entourée, l'admiration dont elle était l'objet, devaient compléter toutes ses joies, et lui dire que les sentiments de son orgueil maternel n'avaient rien d'exagéré.

Mais cet âge où, comme une fleur nouvellement épanouie, une jeune fille brille de toutes ses grâces, est aussi l'époque où le choix de son établissement devient la préoccupation et le souci de ses parents. Vers l'automne de 1848, M. Guéneau d'Aumont, major au 18^e de ligne, en garnison à Troyes, fut présenté à ceux de Louise, fixés alors dans cette ville. Des convenances réciproques ne tardèrent pas à faire arrêter, pour les premiers mois de l'année suivante, une alliance entre les deux familles.

Louise avait une amie, mademoiselle Edulie Loizelot, dont l'entomologie était la distraction favorite. M. d'Aumont remit, pour cette dernière, à mademoiselle de Coucy, une boîte d'insectes de nos contrées, parmi lesquels figuraient plusieurs de ceux qui plaisent à tous les yeux. Louise les admira beaucoup, mais elle n'y attachait alors d'autre intérêt que celui qu'on accorde à des objets faits pour flatter la vue.

Vers la fin de la même année, elle fit, avec sa mère et sa sœur, le voyage de Paris. On visita les environs. La campagne

avait alors perdu presque tous ses charmes ; les fleurs étaient passées, et les insectes avaient disparu avec elles. Louise cependant ne voulut pas regagner ses foyers sans emporter un souvenir entomologique à celui qui devait être bientôt l'arbitre de son bonheur. Malgré son inexpérience et la rareté des petits êtres auxquels elle faisait pour la première fois la chasse, elle finit par dénicher, sous des écorces de pins, sous lesquelles ils sommeillaient, plusieurs de ces coléoptères connus sous le nom général de *Bêtes du bon Dieu* (1).

Quelle satisfaction ne lui fit pas éprouver cette heureuse trouvaille ! Comme elle se réjouissait de la surprise agréable qu'elle allait causer ! Dans la suite, elle aimait, avec un plaisir indicible, à revoir, dans la collection de son époux, ces charmantes créatures, premier gage de sa sympathique tendresse, et ces insectes, tombés les premiers sous sa main, lui firent prendre en affection tous ceux de la même famille, dont elle recherchait avec soin les espèces indigènes.

L'hiver de 1848 à 1849 avait fui, et le printemps amenait avec lui l'époque de son mariage ; il eut lieu le 22 mai (2).

Après les jours consacrés aux fêtes et aux visites d'usage, M. d'Aumont dut se rendre à son poste ; Louise l'accompagna à Nevers, où le régiment tenait alors garnison. Elle commença bientôt à faire, avec son époux, quelques courses dans les alentours de cette ville. Le plaisir de se trouver avec celui qu'elle aimait, de l'aider dans ses recherches, était d'abord son unique mobile ; mais soit qu'une jeune femme se laisse facilement en-

(1) *Harmonia margin-punctata*.

(2) M. l'abbé Boulage, curé de Saint-Pantaléon, prononça, à ce sujet, dans l'église cathédrale de Troyes, un discours digne de la circonstance et des nobles familles dont les prières s'unissaient aux siennes, pour appeler sur les époux les bénédictions du ciel.

trainer aux penchants et aux goûts de son mari, ou qu'une âme douée de l'instinct du beau soit aisément impressionnée par les charmes de la Nature, les instincts merveilleux des insectes lui inspirèrent, pour l'étude de ces petits animaux, une passion véritable, passion d'autant plus vive qu'elle y trouvait un motif nouveau d'adorer Dieu dans ses œuvres, et d'élever plus souvent vers lui ses pensées de reconnaissance et d'amour.

Dans le but de favoriser, dans sa naissance, ce goût qui s'harmonisait si bien avec les siens, M. d'Aumont se plaisait à l'initier aux secrets des moyens à employer pour rendre les chasses plus fructueuses; mais en peu de temps, son esprit intelligent, son génie inventif, sa patience dans les recherches, la rendirent plus habile que son maître. Elle sut bientôt retirer du filet et du parapluie tous les services que peuvent rendre ces instruments. Il fallait la voir, accroupie au pied d'un arbre, pourchassant les insectes sous les écorces, dans le gazon, dans la mousse et autres lieux où ils aiment à se cacher; ou, pour fouiller le sable, employant, comme un râteau, ses doigts délicats réservés jusqu'alors aux plus gracieux ouvrages de femme. Avec quel soin minutieux elle épluchait les plantes, feuille à feuille, brin à brin, pour saisir les Apions, les Altises et autres coléoptères de petite taille, fixés à ces matières végétales ou cherchant sous elles un abri!

Par un goût rare, en général chez les débutants, elle s'attachait de préférence à la recherche des petites espèces, et elle savait les piquer avec une merveilleuse adresse. Elle avait compris de suite qu'en s'adressant à ces pygmées, elle trouverait des occasions plus fréquentes de remplir dans les cartons de son époux, des places inoccupées. Croyait-elle avoir fait une conquête ou une trouvaille un peu importante, elle annonçait sa bonne fortune par un cri particulier, par une exclamation singulièrement expressive; et quand elle acquérait la certitude que l'insecte tombé en son pouvoir manquait à la collection de son ami, ses yeux

humides de plaisir lui disaient combien elle était heureuse de pouvoir accroître ses trésors entomologiques. Louise mettait dans ses recherches une tenacité passionnée, et souvent elle finissait par lasser les rigueurs de la fortune qui, parfois, se montrait peu disposée à la favoriser. Un jour, son étoile avait été malheureuse; elle revenait ses flacons presque vides. Elle s'était laissé attarder, dans l'espoir de se voir enfin récompensée de ses peines; cet espoir ne fut pas déçu. Dans une flaqué d'eau se jouaient, au soleil couchant, une foule d'Hydropores, parmi lesquels diverses espèces assez rares; elle se dédommagea amplement sur ces petits malheureux des mécomptes de la journée. La nuit vint trop tôt l'arracher à ses jouissances.

Ces promenades entomologiques, si fécondes en émotions et en plaisirs, étaient devenues pour elle un besoin. Aucune peine, aucune difficulté n'était désormais capable de refroidir son zèle; elle se jouait même parfois des dangers.. Ainsi, elle suivit un jour, pendant une demi-lieue, la levée assez étroite de la Loire, dans laquelle un faux pas ou une étourderie pouvait la faire tomber, pour avoir l'occasion d'envelopper dans son filet une foule d'insectes voltigeant sur ces bords, au crépuscule d'une belle soirée d'été.

Quand, retenu par son service, M. d'Aumont ne pouvait l'accompagner, elle s'aventurait sans lui dans les champs environnants, pour ne passer sans résultat aucune journée favorable. La Nature, il est vrai, ne la laissait jamais seule, même dans les lieux les plus retirés; elle les animait par la présence d'une foule de petits citoyens, régis par des lois souvent plus sages que les nôtres, et déployant des instincts dont notre intelligence reste souvent confondue; elle réalisait souvent à ses yeux les fictions les plus ingénieuses de la mythologie.

Les insectes n'étaient pas au reste le seul objet de ses recherches. Elle collectait aussi les coquilles fluviales et terrestres. Son époux avait commencé à se livrer à cette étude vers l'épo-

que de son mariage (1), et cette circonstance l'avait affectionnée à cette branche des sciences naturelles.

Vers la fin d'avril 1850, le régiment auquel M. d'Aumont était attaché fut envoyé à Laon. Louise voulut suivre en voiture, et par étapes, son mari obligé de marcher à cheval à la tête de son bataillon. Elle partageait ainsi une partie de ses peines et de ses privations, et toujours elle était la première à prendre le côté plaisant des mauvais gîtes dans lesquels il fallait passer la nuit. Dès qu'elle était arrivée au lieu du repos, elle mettait à profit les heures diurnes qui lui restaient jusqu'au crépuscule, pour courir à la chasse aux insectes. Partout elle butina sur sa route, et fit souvent d'admirables récoltes (2).

Ces pérégrinations par étapes, outre l'avantage qu'elles lui offraient de connaître le pays en détail, lui permettaient aussi d'emporter de chaque contrée quelque memento de son passage. Plus tard, en revoyant le fruit de ses recherches, elle vivait de souvenirs et d'illusions; chaque objet lui rappelait les lieux qu'elle avait visités, les champs qu'elle avait parcourus, et souvent jusqu'aux émotions qu'alors elle éprouvait. Sa collection était devenue, pour ainsi dire, l'histoire de ses promenades, de

(1) Il avait eu pour guides MM. Ray et Drouët, de Troyes, conchyliologistes zélés.

(2) En quittant Nevers, elle passa successivement par Gien, Montargis, Melun, La Ferté-Milon, Soissons et autres gîtes intermédiaires. Les bois de La Ferté-Milon surtout, lui offrirent, sous les feuilles tombées, bon nombre de Carabiques des genres *Lebia*, *Dromius*, etc. C'est là que, pour la première fois, elle vit, au sommet de la tige d'un *allium*, posé comme un grain de corail, ce joli Criocère (*C. brunnea*), qui en rappelle la couleur; c'est là enfin qu'elle trouva la belle *Helix incarnata*. Près de Bonny, elle rencontra quelques-uns de ces Longicornes singuliers, connus sous le nom de *Dor. adions*, qu'en raison de leurs formes, et surtout de leurs cornes retroussées, elle comparait à des chèvres en miniature.

ses voyages, de sa vie même, mais écrite dans un langage hiéroglyphique dont elle seule possédait la clef.

On arriva à Laon dans la première quinzaine de mai. La position charmante de cette ville, entourée de bouquets de bois, de sablonnières et de prairies, offrit un nouvel aliment à son activité et de nombreuses richesses pour sa collection (1).

Le respect humain, cet être fantastique qui souvent sert d'épouvantail, pour les actions même les plus louables, n'avait aucun empire sur l'esprit de Louise. Un jour, sur les boulevards de la ville, un Taupin, d'une espèce qu'elle ne possédait pas encore (2), vint se poser étourdiment sur l'épaulette de son époux. Elle ne l'eut pas plus tôt aperçu, que sa main s'était levée pour le saisir; mais, animé par les feux du soleil, l'insecte plus agile avait déployé ses ailes à son approche, et avait cherché son salut dans la fuite. Notre chasseresse n'était pas femme à renoncer ainsi à une conquête qu'elle s'était promise. Sans s'inquiéter des spectateurs, elle suivit, dans les airs, l'insecte d'un regard perspicace, et de poursuite en poursuite finit par s'en emparer.

Le 1^{er} octobre de la même année, le régiment se mettait en route pour le Puy-en-Velay. Louise savait se créer, dans ses voyages, des jouissances variées. Les beaux sites, les vieux châteaux, avec leurs légendes et leurs souvenirs, réveillaient à chaque instant son imagination facilement enthousiaste, et servaient d'aliment à son esprit toujours avide de s'instruire. A l'aspect de ces manoirs féodaux, sur lesquels le temps avait laissé de si profondes traces de son passage, elle aimait à se reporter en esprit à ces siècles plus ou moins lointains, dont l'histoire lui était familière, et toujours elle savait trouver le moyen de

(1) Les *Harpalus ferrugineus*. — *Agrilus Gurini*. *chry-opterus*. — *Ectinus aterrimus*. — *Corymbites cruciatus*. — *Altica campanulae* et *atropa*. — *Psyllodes operosa*, etc., etc.

(2) *Corymbites castaneus*.

faire ressortir du spectacle de ces ruines quelques idées religieuses⁽¹⁾.

Quand on arriva au Puy, la neige couvrait déjà les champs. Louise et son époux utilisèrent ces jours de froidure, pour mettre en ordre leurs richesses amassées dans la belle saison ; mais, dès que la température devenait supportable, ils employaient une partie de leur temps à visiter les anciens monuments, si abondants dans les environs de la capitale du Velay⁽²⁾. Plusieurs de ces promenades eurent pour but l'établissement de Walsh, où les RR. PP. jésuites ont rassemblé une foule d'objets d'histoire naturelle ou autres curiosités, rapportées de leurs missions lointaines, principalement de celles de la Chine, objets qu'ils mettent, avec une bienveillance empressée, à la disposition de tous les amateurs. Le *Scarabée hercule*, qu'elle y vit pour la première fois, lui donna une idée de la magnificence de cette faune entomologique des tropiques, dont jusqu'alors elle avait vu peu d'échantillons.

Vers le milieu de mars 1851, M. d'Aumont et son épouse vinrent passer deux jours à Lyon. Il y eut, à cette occasion, chez l'un de nos amis⁽³⁾, réunion de divers entomologistes de la ville. Louise contribua pour une large part aux charmes de cette délicieuse soirée. Sa physionomie heureuse reflétait la candeur et la beauté de son âme. Les longues boucles de sa blonde chevelure encadraient à merveille son charmant et gracieux visage ; et, dans ses yeux bleus, il y avait je ne sais quoi de suave, qui lui

(1) Elle a laissé des notes destinées à raviver ses impressions de voyage, qui pourraient servir de modèle par leur concision et leur clarté.

(2) Les ruines du château de Polignac, bâti, suivant la tradition sur l'emplacement d'un temple d'Apollon. — Le château d'Espaly-Saint-Marcel, où Charles VII fut reconnu roi de France en 1422, etc.

(3) M. Gacogne.

donnait une expression d'angélique douceur. A tous les dehors extérieurs capables de faire naître la vanité dans le cœur d'une femme, elle joignait cette noble simplicité, cet oubli de soi-même dont les âmes supérieures donnent le plus souvent l'exemple. Douée d'une instruction rare, elle la dissimulait avec la modestie compagne ordinaire du vrai mérite ; cependant, malgré ses soins et comme à son insu, la pureté et l'élégance de son langage, ses observations fines et judicieuses, ses manières pleines de grâces servaient, comme d'indiscrets témoignages, à révéler une de ces éducations exceptionnelles qui décèlent souvent la noblesse de l'origine. L'entomologie fournit les principaux sujets de la conversation. Louise causait alors de cette science comme une personne qui en a fait une étude sérieuse. Elle parlait surtout de ses chasses avec cette animation qu'on met au récit d'un plaisir qu'on croit goûter encore, ou dont on a conservé un vivace souvenir. Les heures de cette soirée charmante s'envolèrent d'une aile trop prompte. Chacun de nous, en faisant ses adieux à M. d'Aumont, se sentait heureux du bonheur qui lui était échu.

Cet officier, peu de temps après, rejoignit à Clermont le reste de son régiment. Là, il ressentit assez vivement les atteintes d'une affection rhumatismale du cœur. Louise, si complètement identifiée avec l'existence de son mari, souffrait de ses douleurs, et avait pour lui ces attentions délicates, ces soins, cette sollicitude et ce dévouement que les femmes savent pousser parfois jusqu'à l'héroïsme. Les eaux de Saint-Sauveur furent jugées nécessaires. Madame d'Aumont fit avec un double motif de joie les préparatifs de ce voyage. Elle espérait y trouver le rétablissement d'une santé qui lui était chère, et son imagination s'enflammait déjà à la pensée des richesses entomologiques dont les Pyrénées devaient la mettre en possession.

Vers la fin de mai, les deux époux se mirent en route. Ils s'arrêtèrent à Toulouse, où M. Moquin Tandon leur fit avec empressement les honneurs du beau jardin botanique de la ville et

de sa riche collection de coquilles. Ils passèrent à Tarbes, longue cité, étendue sur la rive gauche de l'Adour, dans une plaine bornée par les premiers degrés des Pyrénées ; ils traversèrent Argelès, et suivirent les vallées si pittoresques qui conduisent à Saint-Sauveur, village situé à près de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la rive gauche du Gave de Pau. A la vue de cette nature grandiose, de ces montagnes cachant dans les nues leurs pics sauvages, de ces routes bordées souvent d'affreux précipices, de ces ruisseaux roulant avec rapidité leurs ondes limpides, ou parfois tombant en cascades écumantes, Louise ne pouvait épuiser ses sentiments d'admiration, ni trouver des paroles pour les rendre. Pendant les sept semaines de leur séjour aux bains, les deux époux utilisèrent toutes les journées propices pour rayonner dans les environs. Il faut s'être livré à ces excursions dans les chaînes élevées, pour en connaître tous les charmes. L'entomologiste n'éprouve pas seulement alors de vives émotions à la rencontre des objets dont il s'enrichit, et dont le prix augmente à ses yeux en raison des peines qu'ils lui coûtent, la Nature le paie par mille autres faveurs du culte secret qu'il vient lui rendre. Elle donne des plaisirs à tous les sens. C'est pour lui qu'elle semble faire mûrir sur ces hauteurs les framboises succulentes et les fraises parfumées ; c'est pour lui qu'elle réserve la vue de ses beautés les plus rares, de ses horreurs les plus étonnantes ; c'est pour lui enfin qu'elle étale le panorama d'une horizon sans bornes, ou qu'elle déploie, à chaque matinée d'été, la pompe de ces levers de soleil dont la magnificence indicible jette l'âme dans une extase religieuse. Louise visita ainsi la plupart des lieux voisins : Caunterets, Barèges et Gavarnie, où de nombreuses cascades animent du bruit de leurs eaux un cirque immense qu'on dirait élevé par les Titans. Une de ces promenades lui fournit l'occasion de faire la découverte de la belle *Chrysomèle* (1).

(1) *Chrysomela Ludovicæ*.

à laquelle son nom restera désormais attaché. Les Pyrénées lui procurèrent, avec le rétablissement de son époux, d'abondants trésors de leur faune si remarquable (1). Elle s'était promis de revenir leur payer plus d'une fois son tribut d'admiration et de reconnaissance ; mais ce rêve ne devait pas se réaliser.

Louise, à part les douceurs de la maternité dont elle ne devait pas jouir, goûtait tout le bonheur possible. Il s'accrut, vers la fin de l'été, par la visite de sa famille (2), et au printemps suivant par celle de son amie d'enfance, Mademoiselle Loizelot. L'arrivée de cette dernière fut le signal de nombreuses courses, dans lesquelles l'entomologie et l'amitié trouvèrent sans peine le secret de faire agréablement passer les heures. Dans une de ces excursions, la petite caravane, sous la conduite du savant M. Lecocq, dressa sa tente au village de Murol, à quatre lieues du mont Dor, et fit pendant trois jours, dans ce pays accidenté, des explorations que l'aimable cicérone sut rendre agréables, instructives et fructueuses (3).

Après avoir parcouru, du nord de la France aux Pyrénées, une partie de nos départements, il restait à Louise de connaître la Provence, cette terre privilégiée, où une foule d'insectes recherchés des naturalistes, aiment à se réchauffer aux rayons du soleil méridional. Les désirs qu'elle formait à cet égard ne tar-

(1) Les *Carabus splendens*, *festivus*, *pyrenaeus*, *Cristoforii*. — *Aptinrus pyrenaeus*. — *Anchomenus cyaneus* — *Zabrus obscurus* — *Silpha Souverbii*. — *Byrrhus pyrenaeus*. — *Dryops femorata*. — *Otiorynchus navaricus*, *fossor*, *monticola*, etc., etc.

(2) Son frère, accompagné de ses parents, était venu s'engager dans le 18^e de ligne.

(3) M^{lle} Loizelot, à son départ, fut accompagnée jusqu'à Dijon par Louise et par son époux. Ceux-ci purent passer quelques semaines dans cette ville, où résident le père et la sœur de M. d'Anmont : le premier, professeur honoraire à la faculté des sciences, dont il a été pendant quarante ans l'un des membres actifs les plus distingués.

dèrent pas longtemps à être remplis. Au printemps de 1855, le 18^e de ligne reçut l'ordre de se rendre à Toulon. M. d'Aumont ne voulut pas traverser Marseille sans y serrer la main à M. Wachanru, nouvellement de retour de Tarsous, où il avait perdu ce qu'il avait de plus cher (1). Au récit des malheurs de ce naturaliste, les yeux de Louise s'étaient remplis de larmes; hélas, elle était loin de prévoir que bientôt elle en ferait couler de non moins amères!

Arrivée à Toulon, le ciel si beau de ce pays, la flore et la faune de ces contrées, si différentes de celles du centre et du nord de la France, exaltèrent de nouveau son imagination et la bercèrent des rêves les plus séduisants. Chaque jour, des conquêtes intéressantes ou inattendues la poussaient à des excursions nouvelles. Peut-être mit-elle trop d'ardeur à ces courses, dont l'état embrasé de l'atmosphère augmentait les fatigues.

Un jour, elle était allée visiter Saint-Mandrier; la promenade maritime nécessaire pour arriver dans ce lieu, les beautés de l'hôpital, de ses jardins et de ses alentours, la singularité de cet écho babillard qui semble emprunter les mille voix de la renommée pour répéter les mots qu'on lui confie, les insectes, nouveaux pour elle, dont elle avait garni ses flacons, tout avait contribué à lui causer de délicieuses émotions. Jamais, peut-être, son âme ne s'était-elle ouverte à plus de jouissances. A son retour, mollement bercée sur les eaux, dans la nacelle légère qui la ramenait à la ville avec son époux, elle se serait volontiers écriée avec le poète :

O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices!

Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices,

Des plus beaux de nos jours.

LAMARTINE

(1) Madame Marie Wachanru, morte le 19 janvier 1855.

Mais le bonheur d'ici-bas est de courte durée, sans doute pour nous empêcher de nous attacher trop fortement à lui; celui de Louise touchait à son terme. Dans la longue traversée de la rade, son corps échauffé par la chaleur du jour, frissonna sous l'haleine refroidie de la brise du soir. Peu de temps après⁽¹⁾, il fallut s'aliter. Le mal se présenta d'abord sous une apparence assez bénigne, et la science semblait en promettre une terminaison prompte et facile à la tendresse alarmée de son époux; mais bientôt il fut impossible de se faire illusion; la malade elle-même ne put se méprendre sur la gravité de son état. La religion, sur laquelle elle s'était sans cesse appuyée, la soutint dans cette épreuve douloureuse. Résignée à la volonté de Dieu, elle lui fit le sacrifice de sa vie, et celui beaucoup plus pénible de se séparer de l'inconsolable ami qu'elle allait sous peu laisser après elle; fortifiée ainsi par les sentiments pieux qui n'avaient cessé de l'animer pendant tout le cours de son existence, son âme éminemment chrétienne alla recevoir au ciel le prix de ses vertus. C'était le 19 août 1855; elle n'avait pas encore 26 ans!

On pourrait graver sur sa tombe ces vers si connus, adressés par Malherbe à son ami Du Perrier :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ,
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses ;
L'espace d'un matin.

(1) Le 19 juillet.